



En attendant la nouvelle vague...

.....

Fondateur en 1968 de l'asbl Aimer à l'ULB, Marc Abramowicz est un observateur attentif de la notion de militance, hier et aujourd'hui. Les utopies de l'immédiat après 68 ont-elles encore du sens aujourd'hui ? Et si oui, ce sentiment est-il suffisamment fort pour faire naître et soutenir l'engagement des plus jeunes ? Réponses au coin du divan.

.....

Après pas loin de trente-cinq ans passés au chevet de l'association qu'il avait lui-même créée - le centre de planning familial Aimer à l'ULB - Marc Abramowicz savoure aujourd'hui le calme de sa campagne brabançonne et ouvre son horizon à de nouveaux défis, de nouveaux plaisirs. Il reste néanmoins, riche de ce passé à la pointe de nombreux combats, un observateur privilégié de l'évolution de la notion de militance dans nos mouvements. « J'aime à dire qu'Aimer à l'ULB a été créé dans la foulée de mai 68, mais ce qui sous-tendait cette initiative était plus profond que le mouvement étudiant d'alors, qui ne fut en quelque sorte « qu' » un symptôme - certes important - d'une prise de conscience beaucoup plus profonde, de quelque chose qui était sous-jacent depuis l'immédiat après-guerre. C'est le combat des femmes, qui, après avoir obtenu le droit de vote réclamaient un autre statut dans la société. Elles ont été rejointes par les jeunes, dans cette opposition à une société patriarcale solidement établie. C'est de là que se sont développés les mouvements anti-autoritaires et libertaires qui ont donné mai 68. Nous avons voulu alors proposer une organisation psychomédicale traitant de la sexualité et du rapport au corps avec pour but le mieux-être pour les jeunes et les étudiants. Le combat d'alors se portait contre le puritanisme et les peurs. Peurs des maladies sexuel-

lement transmissibles, déjà, peur de la grossesse non désirée. Nous ne jugions pas. Nous misions sur la responsabilisation, qui donne une liberté plus grande dans tous les aspects de la sexualité. »

De la militance à la sécurité, gardez vos idéaux

Après avoir créé, puis animé seul Aimer à l'ULB durant deux ans, Marc Abramowicz profite d'une loi de subsidiarité de ce type de structure en 1970 pour étendre son équipe et ses services. Ils sont d'abord cinq, puis aujourd'hui vingt-cinq intervenants dans les domaines psychologiques, sociaux et de santé. « Ce qui est réjouissant, c'est que l'on trouve toujours de jeunes professionnels qui sont prêts à s'engager dans une démarche contre-culturelle d'autogestion comme la nôtre. Ils ont besoin d'une autonomie plus grande, ils ont du mal avec les hiérarchies... Chez nous, ils trouvent cela, même si je préfère parler de hiérarchie différente que de non-hiérarchie. Ils sont face à des dirigeants qui ne sont pas nommés, mais qui existent bel et bien. Ils ont une grande liberté, une grande autonomie dans le travail, mais nous insistons précisément sur le fait qu'ils sont responsables de leur poste de travail. Enfin, nous travaillons encore très fort autour d'un modèle qui favorise, qui encourage les relations interpersonnelles au sein de la structure. Et là, il y a ceux à qui cela convient et d'autres beaucoup moins, qui nous quittent après un an ou deux pour retourner dans une structure de travail plus classique. »

Ce n'est pas pour autant qu'Aimer à l'ULB n'a pas connu l'une ou l'autre crise de recherche d'identité, de sens, qu'elle ne connaît pas de problèmes au niveau de la mobilisation, du militantisme de ses jeunes acteurs. « Bien sûr ! Il ne faut plus trop demander à nos jeunes de sortir dans la rue pour une manif. Ce sont les responsables, les figures emblématiques qui se mobilisent encore et toujours. Les jeunes sont aussi beaucoup plus demandeurs de sécurité en terme d'emploi... Nous évoquons les relations interpersonnelles assez fortes au sein d'Aimer à l'ULB, c'est une dynamique influencée par la baisse de motivation des militants.

Marc Abramowicz,
psychothérapeute.

Propos recueillis
par **Bernard Barbieaux,**
journaliste.

Plus on est unis, nourris par des idéaux communs, plus on peut transcender les différences personnelles. Encore aujourd'hui, une attention accrue à la qualité des relations peut être une réponse à l'ambiance plutôt morose qui règne au sein de nos associations.

Quant à nos questionnements internes, ils furent nombreux. Ainsi, la baisse des motivations altruiste a débuté dans les années 70', pour trouver son paroxysme au milieu des années 80', sous l'ère Reagan-Thatcher. On naviguait dans un climat de grande insécurité économique auquel les politiques ont voulu répondre par une soumission à un modèle fort capitaliste et culturel anglo-saxon qui se voulait plus rassurant. C'était la fin de la vague contestataire et libertaire de 68. On était dans un creux et cette régression a été fortement ressentie chez nous. Aimer à l'ULB a décidé d'attendre la naissance d'une nouvelle vague en remplaçant la dynamique portée par les femmes et par les jeunes par une nouvelle dynamique interne en matière de formation. Nous nous sommes recentrés sur notre métier, en approfondissant et en réfléchissant à la façon de la pratiquer. Beaucoup de livres sont sortis à ce moment là, nous avons organisé des conférences, des colloques, sur des thèmes parfois très en avance pour l'époque. Nous étions en recherche de sens, nous avons besoin de continuer à avancer... »

Du SIDA au néolibéralisme

Et cette nouvelle vague, à l'époque, elle est arrivée d'une façon aussi terrible qu'inattendue... « C'est l'ironie de ces mouvements cycliques, c'est qu'on ne sait jamais quand la vague va se former à nouveau. Notre deuxième vague à nous, elle nous est arrivée en pleine figure, c'était le SIDA. En 82-83, quand on a commencé à parler du SIDA, c'était une gifle terrible pour les militants des plannings familiaux ou des maisons médicales. Comme si mère nature voulait nous punir des excès de liberté pour lesquels nous nous battions depuis tant d'années ! Et les milieux conservateurs de tous poils ne se sont pas fait prier pour nous le rappeler, de façon souvent très agressive. Ils remettaient en cause tous les débordements du cadre monothéiste classique. Mais paradoxalement, ce fut le déclencheur d'un nouveau mouvement d'opinion. La réaction exacerbée de la société par rapport au SIDA nous confortait finalement dans nos idées. Car nous n'avions pas du tout la même approche qu'elle. Nous devons donc rester différents, indépendants, et continuer à nous battre. Il y a eu ensuite l'affaire Dutroux, une catastrophe qui, elle aussi, nous a obligé à poursuivre notre combat, par exemple contre l'industrie de la pornographie, qui érige en modèle la violence sexuelle dans les rapports, mais aussi contre les dérives sécuritaires qui ont suivi l'affaire... ».

Aujourd'hui, on est de nouveau dans le creux d'une vague, avec des sujets de mobilisation qui sont plus intellectuels que populaires, pas assez ancrés encore dans la réalité du quotidien des gens. Un quotidien où la difficulté de vivre est beaucoup plus grande, où la complexité des institutions, des processus de décision, est beaucoup plus complexe. Mais cela vaut la peine de tenir le coup dans une période comme celle-ci, car la société aura encore besoin de nous lors de la prochaine vague, qui pourrait bien être celle du rejet de la mondialisation, de l'économique à tout prix. Le mouvement altermondialiste est encore trop dispersé et conceptuel pour les populations, mais la prise de conscience fait son chemin que le néolibéralisme sauvage mène au désastre, que si on ne reconstruit pas la machine économique et





financière, elle nous mène tout droit vers une catastrophe grave et planétaire. Cette prise de conscience est encore un peu anarchique, elle doit se transformer en quelque chose de plus fort, mais c'est totalement imprévisible. Nos mouvements, avec leurs utopies et leurs militants, doivent tenir le coup, en attendant cette prochaine vague. Car la société aura besoin de nous. Cette société dont nous voulions la peau il y a trente-cinq ans, nous avons compris aujourd'hui, avec la chute du modèle communiste à l'Est, que nous devons faire avec, qu'il n'y en avait pas de rechange. On est tous revenus du « Grand Soir ». Mais cette société, avec tous ses défauts, c'est à nous à la faire évoluer, à y ramener des valeurs comme la liberté, la solidarité, l'égalité, à y ramener du sens. Il y a du travail pour chacun de nous dans ce projet là...

afin de relancer l'idée militante, de se repositionner volontairement dans une situation de concurrence vis-à-vis de la médecine privée ou de l'institutionnel classique. Accepter que nous sommes dans une société de compétition, ce n'est pas vouloir être le plus fort, mais bien de rendre le meilleur service à la population. » ●

Se remettre en question

En attendant la survenue de cette fameuse nouvelle vague qui doit redonner sens à nos institutions, Marc Abramowicz propose plusieurs solutions pour tenir le coup : « *D'abord, porter attention aux relations internes à l'institution. Quand c'est l'utopie, les valeurs qui flanchent, on a tous tendance à se replier sur nous-même et sur nos aspirations personnelles au détriment du collectif. C'est humain, mais c'est aussi générateur de conflits.*

Ensuite, retrouvons une motivation à travers la formation interne. Je ne dis pas que c'est LA solution, mais c'est celle que nous avons appliquée dans les années 80 pour Aimer à l'ULB. Je pense que vouloir refonder ses pratiques à travers un colloque est un pas dans cette direction réalisé par la Fédération des maisons médicales. Enfin, une idée m'est venue à ce sujet. Lorsqu'elles sont nées, les maisons médicales voulaient prouver qu'entre la médecine individuelle et les systèmes médicaux organisés (essentiellement les hôpitaux) il y avait place pour un système d'équipes, institutionnel mais beaucoup plus souple, et capable de fournir des prestations de qualité supérieure aux structures traditionnelles. Dans le domaine médical, comme dans celui de la santé mentale, de la toxicomanie, ou du planning familial, le défi est gagné aujourd'hui. Peut-être serait-il bon